

# CHRONIQUES COMTADINES

## LE VOYAGE D'ABRAHAM

UNE NOUVELLE D' HERVÉ NAHMIYAZ

### Noms de dieu

La nuit est faite pour dormir pourtant...Je m'appelle Abraham Montelimar, marié un enfant, un garçon. L'an dernier, un beau jour ou plutôt une sale nuit j'avais le sommeil agité, je naviguais entre deux eaux, ne dormais que d'un œil, finalement le drap s'est entortillé autour de mes chevilles, tentacule du calamar géant agitant le Nautilus, m'entraînant loin des béatitudes du sommeil du juste. D'un œil, celui qui ne dormait pas, je regardai les chiffres romains phosphorés du réveil Jaz, trois heures dix, c'est incroyable, toutes les nuits d'insomnie j'émergeais à trois heures dix, soit mon horloge interne était réglée comme du papier à musique, soit le réveil était arrêté sur cette heure, non le tic tic tac se faisait entendre, rythmant la vie qui passe, même la nuit. Pour retrouver la paix du dormeur je décidais d'user des artifices habituels, mes moutons à moi, dresser la liste des personnes connues autrefois et disparues depuis, histoire de lutter simultanément contre la nuit blanche et le néant, A, Adato, Astruc, Albaranès, B, Borodov, Bénaud, Bensasson, C, Caraco, Carcassonne, Cherki, D, Doudou, Dongier, E, Ellien, Ezrati avec I et Ezraty avec I grec, F, Franco, Fouinkinos, G, Gattegno, Guibal, H, Horras, I, Israël, J, Jaffé, K, Kessali, L, rien ...oui bien sur les Levy, M, Mangefigue, Méchoulam, N, Nunziato, Négrel, O, Ovadia, Olives, P, Pipard, Pinso, Q, Quimanet, R, Raviole, Renucci, S, Sperling, Salon, Saragoussi, puis au T, je ne sais pourquoi mon esprit a dévié dans l'espace-temps sur l'inventaire des diverses façons d'écrire Cohen, l'italienne, Coin, la normande Caen, la déguisée Colin, l'assimilée Prêtre, l'astucieuse, Cocu—c'est Charles Cohen un cousin de ma femme qui pendant la guerre s'était fait faire de faux papiers au nom de Charles Cocu, il était parvenu ainsi à déjouer la police française, les pandores le laissaient partir en riant car qui pouvait vouloir s'appeler cocu- les ana-

grammique Nochet, Chénio, Counio, l'anglaise Coe, l'ashkenaze Kohn, la russe Kagan, l'ultra-russe Kaganovitch, les américaines, Kogan, Coben, Cowen, Cow, Cobb, la chinoise Ko-Chen, sur ce le sommeil me trouva.

Le matin je regardais le jizvé posé sur le gaz, le chuintement des flammes bleues me berçait, le café turc remonta du fond du petit récipient oblong fabriqué à Tournus pour les marchés orientaux, dans un tourbillon de lave crémeuse, et de cette manière un souvenir resurgit qui expliquait mon insomnie de la veille. Hier soir, avant d'écouter Signé Furax à la radio, j'étais passé devant la chambre de mon fils, Robert dix ans, au lieu de l'entendre inventer des scénarios de films d'aventure improbables où parmi ses soldats de plomb, l'indien au tomawak luttait contre Du Guesclin en armure appelant à la rescousse deux cyclistes du tour de France, Anquetil et Darrigade, je perçus comme l'ombre d'un sanglot. Mon esprit n'avait pas noté l'anomalie mais mon subconscient sans doute oui, et durant la nuit un petit fanal d'alerte m'avait empêché de dormir tout à fait. Qu'avait donc Robert qui puisse le faire pleurer en cachette ?

Mon épouse, Annette, entra dans la cuisine à cet instant propice et je l'interrogeais

- Il me semble avoir entendu Robert pleurer, je n'en suis pas certain, qu'a donc ce petit ? une rage de dents ou nous aurait-il caché une mauvaise note compromettant son passage en sixième ?

Elle ne répondit pas tout de suite, alla chercher sa tasse à moka, un petit Limoges arborant le portrait de l'impératrice Joséphine, nous avions Napoléon mais ma soeur l'avait cassé l'année précédente, s'assit, se versa le café, prit une cigarette, une palette rose à bout doré, son luxe suisse, ses vacances à Saint Moritz disait-elle en souriant ironiquement, l'alluma, tira une bouffée en arrangeant sa robe de chambre à fleurs bleu pâle, le regard fixant un sommet lointain d'elle seule connu et dit —je ne voulais pas t'en

## CHRONIQUES COMTADINES

parler pour ne pas t'inquiéter, tu as assez de soucis au magasin.

Je suis premier vendeur au Roi du blanc, rue de la République, sur trois étages coupons, linge de maison, voilages et rideaux, parures de lit, concessionnaire exclusif des Tissages des Vosges - mais le petit a des problèmes à l'école, il ne veut plus y aller, j'ai pensé à la nourriture de la cantine, toujours des lentilles, puis j'ai imaginé qu'on l'avait traité de sale juif. Je lui fis remarquer - Pourtant dans le quartier tous pensent que nous sommes protestants, tu fais tout pour. Elle dit -J'ai mes raisons, à ce sujet je me suis renseigné pour inscrire le petit aux éclaireurs unionistes, le scoutisme lui fera du bien, le pasteur Marchand est d'accord..

Et moi ? pensais-je à ce moment mais je la laissais poursuivre

Je suis allé voir Monsieur Lallemand son instituteur, celui-ci dans son cours sur les sous-préfectures et chefs-lieux de canton a eu le malheur de dire aux gamins du CM2 que Montélimar était la capitale du nougat, depuis les camarades de Robert ne l'appellent plus que Nougat, à la récréation toute la classe scande « oh nougat que t'es mou » m'a dit l'instituteur, le petit en est très affecté, tu sais comme il est sensible, il tire de ta sœur, je ne sais que faire.

Il faut toujours qu'elle s'en prenne à Marguerite, elle l'appelle l'écorchée vive, ma sœur aînée, celle qui a cassé la tasse à moka, la pauvre, son fiancé Félix Crémieux est mort au chemin des dames, il avait vingt ans, elle dix sept, elle est restée inconsolable, et puis après la grande guerre les hommes étaient une denrée rare donc chère, mon père n'a jamais voulu donner la dot suffisante pour séduire un survivant. Nougat, moi aussi j'avais été victime de ce sobriquet, c'était au régiment, sur la ligne Maginot, on attendait les Allemands en écoutant Maurice Chevalier, « et tout ça, ça fait d'excellents Français, d'excellents soldats qui marchent au pas », tu parles, j'avais vingt trois ans, j'en avais vu d'autres, le jour de l'attaque de Gudérien, j'étais en perm à Paris, ma veine, la déroute, la déculottée, je suis redescendu en civil sur Marseille, retour à la case départ, Maréchal me

revoilà, ni vu ni connu je t'embrouille, et puis l'occupation, les faux papiers du pasteur Marchand, moi le juif du pape je suis devenu celui de Calvin, lavé, repassé, propre sur lui, insoupçonnable, voir les autres Juifs arrêtés et ne rien pouvoir faire, Annette je l'ai rencontrée à cette époque, en 42 sa famille a été déportée ; la jeune Annette Matalon avait pu se cacher dans le jardin des voisins à Saint Henri, Monsieur Cabet, le patron du roi du Blanc, l'avait alors engagée pour tenir le banc des fins de coupons bradés sur le trottoir. Une relation de Monsieur Cabet est intervenue pour elle, elle est devenue Anne Maestracci.

Cabet c'était pas son véritable nom mais personne ne l'a su, c'est à la Libération qu'on a découvert qu'il s'appelait en vérité Gabay et était venu de Salonique en 1918, deux ans plus tard il avait épousé Marie-Pierre Paolantonacci, la fille d'un peseur juré du cours Julien, grâce à une relation des parents de Marie-Pierre, le nervi d'un député corse, celui qui procurera les faux papiers à Annette, il avait changé son nom juste avant le mariage à l'église des Chartreux, et s'était glissé dans la masse, anonyme, Provençal époux d'une Corse, respectable négociant, de Marseille comme le savon, plus ou moins rejeté par le reste de sa famille.

Les parents d'Annette étaient aussi venus de Salonique mais en 1925, en 1942, Annette avait seize ans. Le café turc, c'est elle qui m'y a habitude, son souvenir d'enfance, sa madeleine de Proust comme elle dit, elle l'achète à la Torrefaction Noailles, Gare de l'est. Je crois que les Gabay et les Matalon étaient vaguement parents.

Après tout si un Gabay avait pu changer de nom en 1920, un Montélimar le pouvait en 1957. J'y avais songé pendant la guerre, je m'étais posé la question, quel nom choisir ? Montel était une forme trop commune à mes yeux, Limar sonnait rastaquouère et Télim sentait la synagogue, j'optais pour un nom tout à fait différent, De Guermont, Annette avait adoré Un amour de Swann et m'en avait parlé. Je dis à mon épouse -Tu sais l'an prochain le petit entre en sixième à Thiers, c'est l'occasion pour lui de prendre un nouveau départ, nouvelle école, nouveau nom,

## CHRONIQUES COMTADINES

que penses-tu de De Guermont ?

Elle haussa les épaules – Pas mal, tu as pensé à Proust, tu me surprendras toujours, Robert de Guermont, un nom de militaire ou d'industriel, aristocratique, il faudra pousser le petit jusqu'à Polytechnique, mais avant nous devons lui expliquer ce changement, après tout pourquoi pas, tes ancêtres ne devaient pas s'appeler Montélimar non plus.

Elle n'avait pas tort, ils ont du habiter la ville quelques temps, l'un d'eux, colporteur, devait être l'Isaac ou le Mossé de Montélimar, pour le distinguer de l'Isaac ou du Mossé de Sorgues ou de Cavaillon, Montélimar était resté. Tout cela était loin, presque toute ma famille était convertie au catholicisme, sans ma rencontre avec Annette cela aurait été aussi mon cas, et maintenant elle voulait que l'on fût vraiment protestants.

Le lendemain j'ai demandé ma matinée, j'ai ajouté - pour raison administrative - à Monsieur Antoine, le fils Cabet, le père avait succombé en 1949 à une angine de poitrine mal soignée à l'hôpital Michel Levy.

Quittant l'appartement de la rue des bons enfants je suis descendu vers la Préfecture, une chanson de Dario Moreno me trottait dans la tête, j'avais mis le costume des mariages, gris, filet tennis, épauettes larges, la cravate que nous avons achetée lors de notre voyage à Venise en 52, il faut faire bonne impression dans les administrations, -l'habit fait le gentleman- disait le cousin Charles, redevenu Cohen, tailleur de son état et humoriste à ses heures dans son élégante boutique au bas de la rue paradis, décorée à l'anglaise, il m'arrivait de passer lui dire bonjour et tandis qu'il traçait de petits gestes secs et précis les patrons sur l'étoffe, de feuilleter les catalogues des modèles proposés aux clients, les dessins montraient des hommes élégants ressemblant aux vedettes d'Hollywood, particulièrement à Robert Taylor, c'est Charles qui m'avait fait remarquer la coïncidence du nom, leurs tenues étaient soigneusement décrites, poches passepoilées, le revers du pantalon, la taille du col, la martingale qui revenait à la mode, comme la flanelle et le prince de Galles, ils jouaient au golf, buvaient un cocktail, ou, une

raquette sous le bras, se tenaient devant une berline luxueuse et causaient à de magnifiques créatures, Elisabeth Taylor disait Charles qui abusait de ses découvertes, l'acheteur d'un costume pouvait un instant s'identifier à eux, l'habit fait le gentleman.

Parvenu au bas du boulevard Salvador, j'ai jeté un œil à la vitrine de La Hutte, entre les tentes Trigano, les chaussures à crampons Kopa et les ballons de foot, il y avait les uniformes scouts, j'ai regardé songeur celui des éclaireurs unionistes, je vis mon reflet dans la vitrine, pendant la guerre je n'avais pas pu sauver les Juifs pris dans la rafle des vieux quartiers, aujourd'hui je pouvais en sauver un, moi.

Il a fallu que je passe rapidement sur les pavés entre les rails et les barrières du tramway, derrière le commissariat, et devant l'entrée monumentale de la préfecture, autrefois je pensais que c'était le temple de la république, depuis la guerre cette naïveté m'avait quittée, je demandai au planton dans sa guérite tricolore quel était le service chargé de l'état civil et montai au second étage, au bureau de Mme S. Rastoin.

Je tapai, -Entrez- répond une voix féminine mais autoritaire, sans franchir la porte je dis en souriant façon Robert Taylor :

Bonjour Madame, je viens chercher un dossier pour un changement d'état civil...oui c'est ça d'identité... il faudra que la requête soit déposée par un avocat ...je l'ignorais... vous pouvez me conseiller quelqu'un...oui pourquoi pas..

Je ne voulais pas la contrarier, elle était plutôt jolie, la quarantaine, soigneusement maquillée, portait un collier de perles sur un tailleur strict, accorte et distante comme il sied à une personne de rang supérieur, il flottait dans la pièce immense une odeur de mimosa, le bruit de la rue de Rome nous parvenait de façon diffuse, c'était le printemps déjà, son arrivée nous surprend toujours, il faudra refaire les vitrines, j'en parlerai à Monsieur Antoine.

Elle me demanda d'un ton affable, il faut dire que je suis assez bel homme –vous voulez changer d'identité, cela n'est pas autorisé systématiquement, il faut avoir une raison circonstanciée, valable –je me voyais mal lui raconter l'histoire du nougat mais par bonheur elle poursuivit-

## CHRONIQUES COMTADINES

puis-je savoir Monsieur quelle est votre identité actuelle ?

Je répondis-je m'appelle Abraham Montélimar, je désirerais.. Mais avant que je lui indique le nouveau nom que j'avais choisi pour ma descendance, elle me coupa l'air réellement désolé Je comprends cher monsieur, cela ne doit pas être facile tous les jours, je tiens à vous rassurer, l'autorisation vous sera certainement accordée, j'en fais mon affaire, mais n'avez vous pas un second prénom ?

Un second prénom ?

Je devais avoir l'air hébété car elle crut bon de préciser en articulant –Oui nous avons deux voire trois prénoms, tenez dans mon cas c'est Simone et Marthe, et vous ?

Confus j'avouais- Et bien non, je sais que c'est assez rare mais je n'ai qu'un prénom.

Elle me regarda alors triomphante- Monsieur Montélimar, le changement se fera sans difficulté, pouvez vous m'indiquer quel est le prénom que vous avez choisi pour remplacer cet Abraham si dur à porter ?

Tout cela date de l'an dernier, aujourd'hui je m'appelle toujours Abraham Montélimar, Robert va aux éclaireurs israélites de France, l'odeur de mimosa c'était Côte d'azur, de Jacques Estérel, le parfum de Simone, mais ceci est une autre histoire.

### La Chekhina va à Cassis

J'étais premier vendeur au Roi du blanc, rue de la république, près du port, sur trois étages, coupons, linge de maison, voilages et rideaux, parures de lit, distributeur exclusif des Tissages des Vosges et des velours Sandro Gori. J'avais posé ma vie sur des rails.

Sur trois niveaux, le magasin était une ruche, les allées et venues des vendeuses et des clientes, jouvencelles, épouses dans le bel âge, matrones, ravivaient mes sens, provoquaient mon imagination ; le sourire indélébile, tel un bourdon ivre j'allais de l'une à l'autre vers une vente, une aventure, j'avais la conjugalité buissonnière, mes chemins de traverse ne menaient nulle part, je me perdrai dans la jungle de mes pro-

messes, je le savais, avisé et oublieux, devais-je pour autant renoncer au paradis ?

Le jour de Kippour je quittais l'appartement de la rue des bons enfants vers dix heures, Annette ne supportait pas de m'avoir entre les pattes, je la laissais avec ses maux de tête préparer le repas du soir, recevoir ses amies, migraineuses elles aussi, ce qui n'a jamais nuit à la conversation. J'allais dans un restaurant du cours Belsunce, honteusement réjoui par ce moment volé à dieu, c'était la journée pieds et paquets, puis, le bras droit collé au corps, je cheminai jusqu'au salon de danse Montréal, rue Aldebert, transformé ce jour là en synagogue espagnole, mes amis disaient kilah, il y avait là la toute petite humanité des échelles du Levant, les rescapés de Salonique, d'Andrinople, de Smyrne, de Stamboul, ces fragments d'une Espagne perdue depuis 1492, éparpillés des confins de la Bulgarie jusqu'aux portes de l'Egypte, ces judéo-espagnols avaient adopté un des derniers Juifs du Comtat Venaissin, resté juif par miracle, fossile étonné.

Je papotais avec l'un et l'autre sur le trottoir devant la salle de prière brouhahante, puis parlais seul, deux heures avant le coucher du soleil vers le grand temple de la rue Breteuil, fendais la foule massée devant la porte monumentale, Moïse et la mer rouge, me fauilais dans le couloir parmi les enfants débraillés, les jeunes mères chargées de leur progéniture, des hommes transpirant, quelques vieilles qui montaient péniblement vers la galerie, allais jusque devant l'entrée de la synagogue, sortais d'un sac en toile que je n'avais cessé de garder sous le bras, ma kippa, mon châle de prière, le vieux livre transmis depuis des générations, posais le calot en arrière de sa tête, jetais sur mes épaules le taleth en tendant un coin vers l'arche sainte où les rouleaux de la torah dormaient, amphores englouties, puis entrais dans la vaste salle lumineuse en jetant un coup d'œil à la haute galerie réservée aux femmes et glissais vers ma place habituelle, au fond, à droite de la tévah, près d'une colonne.

Un moment après, Robert venait me rejoindre et

## CHRONIQUES COMTADINES

quand l'obscurité commençait à voiler les vitraux, que la voix du chancre se faisait plus intense, vibrante, qu'il y avait de l'électricité dans l'air, je dressais mon talet au-dessus de la tête de mon fils unique, cocon protecteur, et au son mugissant du chofar en appelant à dieu et aux hommes, posais ma main droite sur la tête de Robert et le bénissais ; alors la boucle du temps se refermait, cinq mille ans d'histoire juive se contractaient, j'étais parti d'Ur à la recherche de mon destin et Robert devenait Isaac à l'instant où l'ange retient mon bras.

L'officiant poursuivait la prière du soir quand la foule apaisée quittait le temple, j'étais purifié, léger, mes transgressions s'étaient évanouies par enchantement et avec mon fils je rejoignais le foyer. Le lendemain j'acceptais l'invitation d'une enjouée cliente qui me demandait de venir chez elle la conseiller dans le choix des rideaux, j'étais ainsi, avisé et oublieux, jusqu'à ce que....

Le souffle fut violent et chaud, des escarbilles de feu, le tacatac saccadé des wagons, vibraphone de Lionel Hampton, musique d'osselets, et le convoi en passant aspira la réalité du monde, les paysages familiers, les manies absurdes, les certitudes et les doutes auxquels on s'est habitué, et je me retrouvais seul dans un désert, rien à perte de vue, je me sentis grain de sable.

Un soir, tandis que Robert était chez des amis, Annette me dit

- Aby je dois te parler, il y a un moment où le rideau se lève, je dois d'abord te dire que je suis vivante, j'existe sans toi, en dehors de toi, en dépit de toi, malgré tes yeux aveugles, je ne suis pas la gardienne de tes absences, je te connais, tes passades ne passent plus, ta liaison avec cette Rastoin de la préfecture ne m'a pas échappée, tu rentrais, tout miel avec cette horrible odeur de mimosa, vous étiez mal assortis, la carpe et le lapin, cela frisait l'inconvenance ; vois-tu- Et disant cela elle pointait sur moi sa cigarette Palette rose à bout doré- j'ai toujours pensé que nous valons bien les hommes, dans tous les domaines, y compris l'adultère, mais il

est arrivé l'imprévu, l'amour, parce que vois-tu l'amour ça existe, j'ai un homme dans ma vie et ce n'est pas toi, je vais te quitter, ne fais pas cette tête, Robert passe le bachot cette année, l'an prochain il ira à la faculté de médecine, il n'aura plus besoin de moi, ce n'est pas trop tôt, toi il suffira que tu ouvres les parenthèses de tes aventures pour qu'elles soient ta vie, parce que au fond, ta vraie vie ce sont elles, inutile de développer, avec Antoine, tu as deviné qu'il s'agit de lui bien sur, nous irons vivre dans sa villa de Cassis, un changement d'air, nous, nous resterons bons camarades, comme autrefois, après tout rien n'est changé.

Je n'avais rien deviné du tout, Antoine Cabet, le propriétaire du Roi du blanc, l'héritier, plus jeune qu'Annette, de dix ans, depuis quand ?

Rien n'est changé ! J'avais perdu ma femme et mon emploi, et en plus j'étais le cocu, je me souvins du cousin Cohen qui s'était procuré, pendant la guerre, de faux papiers au nom de Cocu, je revis le film Les vignes du seigneur, André Luguet peut-être, larmes et ivresse, Hubert mon vieux Hubert, je t'aime, tu es cocu, je me sentis proche d'Holopherne, j'étais moi aussi là, la tête dans mes bras, je voulus jeter à l'eau ma bouée, sens de l'humour et dérision, vanité des vanités, hevel, vapeur, réalité vaine, remettre tout en perspective et en rire, et ma tête dans mes bras pleurait, je restais immobile, la Chekinah était partie à Cassis, avisé et oublieux, pois chiche, grain de sable, ombre du grain de sable, hevel, vapeur.

Nécessité oblige, devant continuer à gagner ma vie et celle de Robert, je rachetais à Vladimir Borodov une carte de représentant VRP en portes et fenêtres, les fermetures Blismarck, en caractères gothiques, avec pour logo un profil d'ours, un produit solide, fiable, sérieux, teuton.

Ces sonorités germaniques étaient le coup de génie d'un fabricant de casseroles de Tournus, Edouard Saroyan, qui avait senti venir le temps des HLM aux noms d'oiseaux, des besoins en fermetures pour les enfants du baby boom et de l'exode rural.

## CHRONIQUES COMTADINES

Vladimir Borodov était un ersatz d'ami, il venait présenter la collection de velours Sandro Gori, de Prato, et m'invitait au jambon de Parme, rue de la palud. Il avait des pattes d'oie au coin des yeux, un sourire bonhomme, une peau de kaolin, la crinière blanche de vieux lion et un accent russe à tartiner sur des blinis en guise de caviar. Je pensais qu'il était juif, il avait du juif errant ce sourd sentiment de l'universel, mais rien n'était certain, cernable, il pouvait être le dieu Hermès, le forceur de portes et de destins, Borodov était une énigme.

Le métier de représentant rend la solitude lucrative, le monde était divisé en deux, les Citroën et les Peugeot, j'étais Peugeot, 203,403, et enfin le chef d'oeuvre de Pinin Farina, la 404 ; j'achetais une 404 vert pâle, les ailerons de squalo tranchant l'air des routes méridionales, la calandre chromée au sourire étincelant de vieille gitane, et je sillonnais mon secteur de Menton à Montpellier, le bras sur le bord de la portière, en fumant des Fontenoy. La conduite solitaire permet de découvrir ses paysages intérieurs, ma vie intérieure était ma vie antérieure, mes souvenirs me taraudaient et j'aimais cette douleur, Annette qui avait été ma protégée, ma belle compagne, ma jeunesse, devenait le cœur de ma vie et je me demandais si cela n'avait pas été le cas sans que je m'en rende compte, il n'est de bonheur que de bonheur perdu.

La marque Blismarck fut incontournable dans l'élévation des tours et l'étirement des barres, je gagnais généreusement ma vie, j'avais des fréquentations charmantes mais le goût de l'interdit avait disparu.

à suivre, épisode suivant : la fontaine d'eau gazeuse



Fontaine dans la cour de l'Hotel de Cheylus à Pernes les Fontaines

**Nous publierons la suite de ce texte dans l'Echo 51**